

Recherches sociographiques



Présentation

Volume 29, numéro 2-3, 1988

Le monde rural

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056365ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056365ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1988). Présentation. *Recherches sociographiques*, 29(2-3), 177–180.

<https://doi.org/10.7202/056365ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1988

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PRÉSENTATION

En optant pour *La relève dans le monde rural* comme titre du séminaire que nous organisons, nous étions conscients de l'ambiguïté que ce thème pouvait véhiculer; d'ailleurs Gérald Fortin ne manque pas l'occasion de nous le rappeler. En fait, pas plus que, dans la *Fin d'un règne*, il ne s'agissait pour lui de décréter l'extinction du monde rural, nous ne pensions à lui inventer une relève, somme toute hypothétique : au contraire, tout l'effort portait sur l'identification des stratégies, tant individuelles que collectives, tant économiques que politiques, qui ont structuré et modelé le monde rural depuis plus d'un siècle. En ce sens, *relève* signifie d'abord et avant tout perpétuation, survie, survivance, non seulement d'une mode de vie, lié essentiellement à la production agricole, mais aussi d'un habitat rural et d'une culture qui lui serait spécifique et dont la « ruralité » serait le centre. En cherchant à identifier la relève, on nommerait les facteurs qui d'une génération à l'autre tendent à assurer le maintien de cette ruralité.

L'extrême variété des études présentées ici, depuis celles qui touchent à la surface agricole (rang, zonage, M.R.C.), donc au fondement géographique et physique de la ruralité, à celles sur la production et la productivité agraires comme modalités du maintien des familles sur les fermes (G. CALDWELL, Y. COHEN), exclut toute tentative de synthèse théorique. La question n'est donc pas de savoir s'il existe un discours qui assure la pérennité des anciens mythes sur la ruralité, mais bien d'éclairer, à travers les préoccupations propres à chaque chercheur, les différents aspects de cette réalité. On peut noter la distance qui nous sépare de l'analyse historiographique de Norman Séguin. Environ dix ans se sont écoulés depuis qu'il a publié son collectif *Agriculture et colonisation* (Boréal Express, 1980). Au terme d'un inventaire circonstancié et annoté des principales études consacrées à ce sujet, il constate une rupture épistémologique dans les années soixante-dix. Alors qu'auparavant dominaient les diverses interprétations « agriculturistes », la production plus récente lui apparaissait plutôt marquée par une vision marxiste, en tout cas matérialiste. Aujourd'hui, si l'on doit caractériser cette recherche, on dira qu'elle est *pluraliste*, orientée vers

l'accumulation des connaissances plutôt que vers l'énoncé des théories. Ce qui n'empêche pas la généralisation de certains modèles. Ainsi les chantiers, que Séguin annonçait déjà en 1980, sont-ils devenus très prospères : ce sont les enquêtes régionales sur le Saguenay, la Mauricie, la Gaspésie et l'Est-du-Québec. Ils ont généré bien plus que des analyses régionales, ils ont fourni des concepts et des instruments de réflexion sur la modernisation de la société québécoise. À ce titre, les appels de Séguin ont été entendus, bien que ces recherches n'aient pas nécessairement développé l'interprétation qu'il aurait souhaitée. À côté de ces grands projets, de nombreuses petites recherches nous font voir les aspects foisonnants de la vie dans le monde rural. Les interprétations y sont nombreuses et l'accent y est mis le plus souvent sur le détail de la vie quotidienne, de la survie des habitants aux interventions étatiques pour structurer leur monde.

Pourquoi rester sur sa terre ? Cette question, qui nous heurte d'autant plus qu'on avance dans le vingtième siècle, se pose déjà avec insistance aux historiens. En tenant compte des politiques qui ont structuré aussi bien l'habitat que l'économie rurale, Gérard Bouchard et Yolande Cohen insistent chacun à leur manière sur les arrangements et les stratégies des acteurs sociaux pour adapter les politiques à leurs besoins. Se nourrissant et découlant d'une sous-culture rurale à base de vie associative et de réseaux de parenté, dont Fortin souligne si justement l'importance, ces stratégies indiquent un fonctionnement rationnel des acteurs du monde rural. Comme le démontrait si brillamment A.-V. Chayanov, le principe d'analyse ne peut être ni la recherche du profit ni la productivité capitaliste : le monde rural d'avant la Seconde Guerre obéit à d'autres logiques qu'il s'agit d'identifier et d'illustrer adéquatement.

La question qui continue de faire problème, aux sociologues plus encore qu'aux historiens, est bien celle de l'agriculture familiale. L'analyse a peu évolué depuis les travaux pionniers de Gérin, Miner, Garigue... Tour à tour lieu de production et de reproduction, la famille rurale est toujours considérée comme l'élément moteur de la survie de la ferme et de la culture rurale. Pourtant, et seulement pour le 20^e siècle, les changements qu'elle a subis et imprimés au monde rural ne serait-ce que pour la simple reproduction démographique sont majeurs. Mais nous nous penchons sur la ferme dite *familiale* sans pour autant poser de questions — sauf peut-être à partir des rapports homme-femme — sur l'état de la famille agricole québécoise. Comme l'explique Ray Bollman, il serait possible de coupler le recensement de la population avec le recensement agricole pour avoir le portrait de ces vingt à trente mille familles qui sont aujourd'hui nos producteurs agricoles.

Les révisions qui s'imposent sont en cours, mais, on l'a vu au séminaire, elles ne permettent pas encore de dégager une vision plus nette de la question. En effet, toutes les communications font place au rôle central de la famille rurale aussi bien dans la décision de démembrer le patrimoine pour vendre que dans la

distribution des rôles à ses membres (B. Reimer et F. M. Shaver). Selon la région (terre de colonisation plus ou moins excentrée, qualité du sol, etc.) et la période, les familles ont adapté leurs stratégies aux nécessités. Il en résulte une grande variété de comportements qui défont la croyance au modèle particulier et permanent de la famille canadienne-française. Les données exposées par Oleg Stanek, Bruno Jean et Clermont Dugas pour le Bas-du-Fleuve ou par Gérard Bouchard pour le Saguenay montrent autant de formulations particulières et régionales de la survie en milieu rural, mais point une image homogène de la ruralité.

Des états de crise périodiques, déclencheurs des transformations subséquentes, sont le lot quotidien du milieu agricole. Bien sûr, il y a eu des périodes de prospérité, mais peu de continuité dans l'organisation et les types de production. À ce titre, le règne et la prospérité de la production laitière spécialisée, qui dure maintenant depuis un demi-siècle, est l'exception plutôt que la règle.

Ce qui est inédit, toutefois, dans la restructuration actuelle des milieux ruraux, c'est l'ampleur de la dépopulation des régions périphériques qui fait craindre la disparition, à terme, du milieu agricole périphérique. En 1951, la moitié de la population active de la Gaspésie était engagée dans l'agriculture : aujourd'hui, elle représente moins de 5% (B. JEAN). Nous assistons même à l'apparition d'îlots de terres abandonnées dans des régions aussi proches de Montréal que celles de Sherbrooke, de Drummondville et de Trois-Rivières. Certes, et Stanek le souligne fort bien, il y eu, dans les années vingt, une aussi forte dépopulation du terroir. Comment alors apprécier et mettre en perspective celle à laquelle nous assistons ?

Les analyses présentées au séminaire témoignent de la difficulté à saisir le monde rural contemporain de façon globale. Envisageant la crise agricole en termes de données statistiques, comptabilisant la productivité, la surface ensemencée, la population, etc., pour apprécier la modernisation de l'agriculture (R.D. BOLLMAN), ou tâchant de comprendre les causes et conséquences du zonage agricole sur l'avenir du monde rural, les chercheurs présentent au moins deux types d'interprétation de ces mutations. Pour les uns, la déprise agricole amorcée au début de ce siècle s'accélère pour faire place à une véritable crise qui conduit au dépérissement du monde rural. Le dépeuplement des campagnes et l'introduction massive des techniques modernes d'exploitation conduisent certains à comparer le rural à la ville (J. ARCHAMBAULT et J.-T. GODBOUT) et donc à nier qu'il y ait aujourd'hui une différence de genre entre les deux. Hormis certains rêves écologiques et la volonté ferme de maintenir des réserves agricoles par le zonage, il n'y aurait plus de spécificité de mode de vie pour les habitants aux prises, comme les urbains, avec le crédit et l'endettement, la société de loisirs et les machines. Par ailleurs, l'autre thèse, présentée par Guy Debailleul, conclut plutôt à l'internationalisation des problèmes agricoles et non pas à l'effacement de la spécificité rurale.

S'il fallait mettre en évidence un acquis des échanges au séminaire, ce serait le poids nouveau donné aux stratégies des acteurs — même ruraux — dans les études sur le monde rural. Grâce à ces visions nuancées, peu dogmatiques et dégagées de leur référent au progrès (c'est-à-dire l'urbain et le moderne), se profilent les autres réalités du monde rural québécois. Elles sont une combinatoire improbable de stratégies diverses, mettant au centre non seulement une certaine idée de la survie, mais aussi les moyens d'en faire une conquête renouvelée. Ces points de vue contrebalancent une vision systématiquement axée sur le politique ou l'idéologique et qui a conduit à négliger ou à stéréotyper certains aspects du monde rural. En dégageant l'analyse de ses vestiges téléologiques, on redécouvre avec bonheur les acteurs et leurs problèmes, leurs combinaisons et leurs stratégies, et éventuellement la réalité qu'ils ont contribué à façonner.

G. C. et Y. C.